

PASSEPARTOUT

SOREL, 7 DÉCEMBRE, 1888.

Chez les morts.



Esuis allé la semaine dernière voir les immortels. Ce qui m'a intéressé c'est l'endroit où l'on loge les hommes politiques. Je dois dire qu'on ne fait pas très bien les choses pour les Canadiens.

Mazarin, Richelieu et les politiciens d'Europe occupent le haut du pavé tandis que Cartier, Taché, Cauchon sont considérés comme des hommes de peu de valeur. Cartier loge au troisième, dans une chambre obscure et d'aspect ennuyeux. J'ai frappé à la porte et un messager, mort depuis quelques années et que j'ai bien connu, m'a introduit.

—Eh bien, lui ai-je dit, comment ça va-t-il ici ?

—Bien doucement, monsieur, c'est très long l'éternité, vous savez, bien trop long.

—Cartier, que dit-il ?

—Il est bien vieux; il ne parle plus que de fédération. Il voudrait introduire ici le système fédératif; ça n'a pas l'air de prendre beaucoup ces idées là dans ce pays-ci.

—Introduis-moi auprès de Sir George. Voilà longtemps que je ne l'ai vu, ce brave George.

Le messager m'a fait entrer dans le cabinet de Sir George. Il y avait là Cartier, Cauchon, Taché et un vieux conservateur.

Les immortels ont les mêmes traits qu'ils avaient de leur vivant. Avec cette différence qu'ils ont un aspect plus vaporeux et qu'on peut voir facilement à travers leurs corps.

Dès que je fus entré le vieux conservateur se dirigea vers moi, me prit par le bouton de ma redingote et se mit à me raconter de vieilles histoires d'autrefois où il était surtout question des tantes électoraux de feu Chapais. Cela était assommant; et Cartier vint à mon secours en jetant un regard sévère sur le vieux conservateur et en m'invitant à prendre un siège. Je voulus approcher ce qui me parut être un fauteuil mais ma main ne rencontra que le vide. Cartier me demanda pardon, me disant qu'il avait oublié que j'étais un être vivant.

—Comment vous trouvez-vous ici, Sir George, lui dis-je ?

—C'est bien ennuyeux, me répondit-il, imaginez-vous qu'il n'y a jamais d'élections, que la politique est inconnue ici, et qu'il y a près de trois ans que je n'ai pas eu des nouvelles de la terre, je suis heureux de vous voir; vous allez me donner quelques renseignements.

J'allais lui exposer notre situation politique lorsque le messager annonça la visite de feu l'enfant terrible, Eric Dorion.

Cette ombre nouvelle avait l'air troublé et anxieux; elle portait une liasse de journaux sous le bras et prit immédiatement la parole, je fus témoin de la conversation suivante:

E. Dorion—Figurez-vous, messieurs, que je viens d'avoir des nouvelles de la terre. Vous ne sauriez imaginer ce qui se passe au Canada de ce temps-ci. D'abord il y a eu une révolte au Nord-Ouest et un de nos compatriotes a été mis à mort.

Cauchon—Je vous disais bien, Cartier, que la confédération serait une arme entre les mains des Anglais.

Cartier—A qui le dites-vous! Cauchon, inutile de me rappeler mes fautes.

E. Dorion—Mais il y a plus; Langevin, Caron et Chapleau ont signé l'arrêt de mort. (Cartier parut alors si troublé que je crus qu'il allait s'évaporer et disparaître, Taché s'était levé et se promenait de long en large.)

E. Dorion—Une question agite beaucoup le Canada; il s'agit d'une fédération impériale. On ferait disparaître la confédération d'une chiquenaude et le Canada deviendrait soumis à l'Angleterre comme après la conquête.

Cartier donna un grand coup de poing sur la table près de lui mais, comme il n'était qu'une ombre, on n'entendit aucun bruit.

Le vieux conservateur.— Ça me rappelle qu'en 1864 lors de l'élection de Sir...

Cauchon.—Voulez-vous vous taire vieux fou, est-il ennuyeux cet animal là !

Cartier.—Moi qui croyais qu'en formant la confédération j'assurais l'indépendance et la liberté des Canadiens-Français! Mais dites-moi ce que font et ce que disent Langevin, Chapleau et Caron.

Eric Dorion.—As ne disent rien et l'un de leurs organes, le Canadien, s'est déclaré pour la fédération impériale.

A ces mots Cartier, qui s'était levé, alla se jeter sur un fauteuil, il ressemblait au spectre de la révolution.

Cauchon.—Il faut dire que Caron est un imbécile.

Taché—et Chapleau, un homme fini.

Cartier—Langevin n'a jamais rien valu. Dire que cet homme-là a été mon successeur.

Cauchon.—C'est là la raison qui m'a fait abandonner le parti conservateur.

Cartier.—Ce parti n'est plus digne de ce nom.

Je vous assure que je me sentais mal à l'aise en écoutant cette conversation. Il me semblait que je commettais une indiscretion, car je n'étais pas immortel et toutes ces ombres savaient que devais retourner sur la terre. Aussi je m'avançai vers Cartier pour prendre congé de lui. Il se jeta dans mes bras, il paraissait très ému. Je sentis un frôlement léger comme si un nuage m'eût effleuré.

—Je désespère pour l'avenir de notre race, me dit Cartier, je voudrais pouvoir retourner sur la terre; je pourrais peut-être faire quelque chose. N'y a-t-il donc personne qui puisse agir et lutter pour la grande cause ?

—Il y a Mercier, lui dis-je.

—Mercier! quel est ce nouveau venu ?

—C'est le chef du parti libéral. Il a formé un nouveau parti, le parti national, dans le but d'assurer notre avenir.

—Mais je me rappelle de lui, me dit-il, il n'était pas pour la confédération. Après tout, peut-être avait-il raison; si vous pouviez seulement modifier la confédération et ne pas la détruire complètement cela me ferait grand plaisir.

Je pris définitivement congé des immortels et je revins sur la terre. Comme dans l'éternité on n'a pas la notion du temps, je m'aperçus que j'avais été plus longtemps que je ne le pensais: mon souper était froid et ma femme de mauvaise humeur.

DIABOLO.

Papa et maman caquent au coin de la cheminée où les rigneurs de janvier prolongent les saintes joies de famille: Ils causent de la vieille tante qui leur laissera une bonne dizaine de mille francs de rente. Ils en causent affectueusement. La bonne femme est bien âgée.—Dieu ne saurait manquer de la reprendre bientôt.

—On aura bien cent mille francs de sa petite banque au bord de l'eau.—On la gardera pour maison de campagne. O achètera ceci, on achètera cela, on renouvellera ce mobilier, on sera joliment heureux!..... La brave tante!

Bébé qui ne perd pas un mot et se chauffe silencieusement:

—Maman, dit-il j'herai aussi quand tu mourras, n'est-ce pas? dit-il tout-coup, d'une petite voix caressante et particulièrement affectueuse.

LA BONNE LEÇON!

VARIÉTÉS.

PUDEUR ANGLAISE.

Un libraire prévenu d'avoir vendu des traductions anglaises de la "Terre" de M. Emile Zola et de "Paul, le mauvais sujet", de Paul de Kock, a été traduit aujourd'hui devant le tribunal de police. L'affaire a été renvoyée à huitaine, parce que le juge n'avait pas terminé l'examen des livres.

Entendu! Le juge examine les livres pour se convaincre par lui-même de l'effet qu'ils peuvent produire.

Or, comme en Angleterre les magistrats sont très vieux, l'acquiescement du libraire paraît certain.

Pourquoi la main d'une jeune fille ressemble-t-elle à un piano ?

—Parce que l'une comme l'autre s'accordent.

Un vieux monsieur, célibataire, tirant quelque chose de son potage et s'adressant à sa cuisinière, de son air le plus gracieux:

—Je vous remercie, Joséphine; mais la prochaine fois, servez-le moi dans un médaillon.

Un vieillard, jadis très-riche mais que des revers de fortune avaient abattu, en était réduit à corriger les épreuves d'un journal.

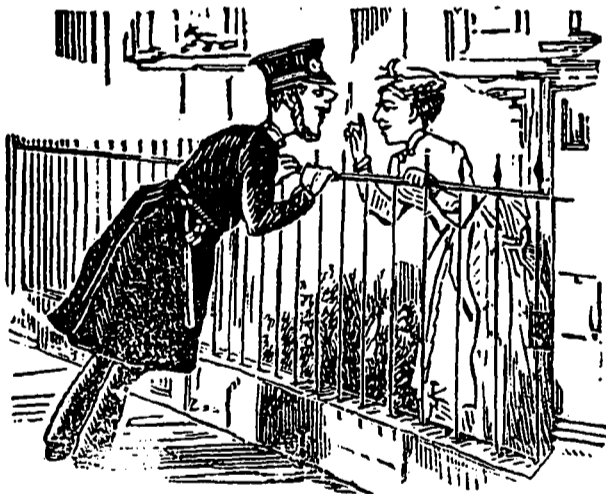
Comme quelqu'un lui en faisait la remarque, il répondit:

—Eh! chacun son tour, mon cher; les épreuves m'ont corrigé; maintenant c'est moi qui les corrige.

Le gacon Blaguefort prétendait un beau jour avoir pris au filet un énorme goujon du poids de 40 kilos.

—Té! s'écria un Marseillais! voilà qui n'est pas fort! Moi, mon bon, je connais un pêcheur, qui pécha, la semaine dernière, des vœux marin avec un filet.... de bœuf, bagasse!.....

UN PROJET RÉUSSI.



La maîtresse Louise ne veut pas qu'elle reçoive de cavaliers. Louis a donc le plan pour emmener son cher Robert qui est possesseur de quelques instants chez elle, et le lui communique. Elle a donc un immense mannequin.



Et après l'avoir bien peinturé et lui avoir donné la dernière touche, elle le plaça derrière la porte qui donnait sur la rue et attendit les événements.



Vers 8 heures, la maîtresse (une vieille fille soupçonneuse et méfiante) se leva pour aller voir les étoiles puis ensuite comme d'habitude fermer la porte à clef avant d'aller se coucher. Mais au moment où elle ouvrait la porte pour faire ses observations célestes.....



Le mannequin se précipite impoliment sur elle. Elle crut que c'était un burglar; affolée, terrifiée, elle s'enfuit précipitamment en criant au secours.



Le vigilant Robert, qui avait un œil sur les prémisses, accourut promptement et saisissant alors au collet l'innocent mannequin, aidé de Louise, le transporta à la cuisine en imitant habilement des plaintes et des supplications.



La vieille fille avertie de l'arrestation, ordonna de servir un souper froid et son meilleur vin au brave constable avant qu'il conduisit à la station le bandit à la mine féroce qu'il venait d'arrêter.